

Peter de Vries

Pierre Brodin

Volume 13, numéro 1 (73), 1971

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30786ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brodin, P. (1971). Compte rendu de [Peter de Vries]. *Liberté*, 13(1), 100–106.

La littérature américaine

PETER DE VRIES

Né à Chicago en 1910, diplômé d'un collège du Michigan et de l'Université de Northwestern, rédacteur en chef d'une revue de poésie (*Poetry*), puis membre du comité de rédaction du magazine *The New Yorker*, Peter de Vries a écrit, depuis 1940, une douzaine d'ouvrages qui ont solidement établi sa réputation d'humoriste. Son premier roman, *But who wakes the Bugler?* (*Mais qui réveille le sonneur de clairon?*), était illustré par Charles Addams, le caricaturiste américain le plus célèbre dans le domaine de l'humour noir. Peter de Vries, pas plus qu'Addams, n'est un humoriste « rose » : préoccupé par la folie humaine et par la tendance de notre société à sécréter sans cesse de l'« absurde » et du grotesque, il peint, à travers les ridicules de certains individus en groupes sociaux d'aujourd'hui, le tragique ou tragico-mique de la condition humaine.

Plusieurs de ses ouvrages ont pour toile de fond la banlieue aisée de New-York et, plus particulièrement, une petite ville résidentielle du Connecticut qui ressemble un peu à Westport, où il a lui-même habité longtemps et qu'il appelle du nom caractéristique de *Decency* (*Décence*). *The Tunnel of Love* (*Le Tunnel de l'Amour*, 1954), *Comfort me with apples* (*Ranimez-moi avec des pommes*, 1956) *The Tents of Wickedness* (*Les Tentes du Mal*, 1956) ont ce même décor de la vie *suburbaine* et montrent sans pitié les faiblesses et incongruités des citoyens de Decency.

Les titres des livres de Peter de Vries sont, en général, amusants, fort bien choisis et donnent le ton du récit. Citons, parmi les principaux : *The Handsome Heart* (*Le Beau Coeur*, 1943), *Angels can't do better* (*Les Anges ne font pas mieux*, 1944), *No, but I saw the movie* (*Non, mais j'ai vu le film*, 1952), *The Mackerel Plaza* (*Le Square aux Maquereaux*, 1955), *Through the Fields of Clover* (*En traversant les champs de trèfles*, 1961).

Nous nous bornerons à examiner ici deux de ses romans les plus récents, *The Vale of Laughter* (*La Vallée du Rire*, 1967) et *Mrs Wallop* (*Madame « Baffe »*, 1970).

La Vallée du Rire est le portrait d'un individu qui, affligé du nom cocasse de Joe Sandwich, a le tempérament d'un clown et mène une existence de clown. Le récit comprend deux parties. Dans la première, la plus longue, la narration est subjective, et Joe raconte lui-même sa vie. La seconde partie nous montre le personnage tel que l'a connu Wally Hines, son ancien professeur, qui, après avoir indirectement provoqué la mort de Joe, épousera plus tard sa veuve.

Comédien-né, Joe Sandwich s'amuse, dès son jeune âge, à jouer sur les mots. Il collectionne et, au besoin, invente des noms propres ridicules ou bizarres, tels que R-U-UPJOHN et HERBIE HIND (qu'on pourrait traduire, approximativement, en français par T. DEBOUT et Mlle D. RIERE). Joe se rend populaire par ses jeux de mots, par ses plaisanteries, par les tours qu'il joue aux gens. Dans n'importe quel groupe, il devient rapidement l'animateur, il est celui qui met de la vie dans une réunion (« *the life of the party* »). Il invente des personnages, est constamment sur la scène, joue plusieurs rôles, fait rire tous ceux qu'il approche. Il conquiert par son talent de comédien le coeur et la main d'une héritière, Betty McNaughton (« *Naughty* »), ainsi qu'une situation intéressante chez le beau-père qui est agent de change. Les finances, la Bourse, cependant, l'ennuient et lui donnent une dépression nerveuse. Après cette crise, Mr. McNaughton lui offre une sinécure qui lui permet de vivre d'une façon un peu plus conforme à ses aspirations. Joe continue donc à faire des blagues et des pitreries de toutes sortes : par exemple, il se peint le corps en le divisant

par des traits et en indiquant sur chaque secteur le nom du morceau correspondant au vocabulaire de viande de boucherie.

Comment fuir l'ennui qui le ronge ? Joe prend quelques maîtresses, essaie de nouvelles blagues. La vie, pour lui, est une blague perpétuelle, une farce, le genre humain est une plaisanterie. Lorsque sa femme lui donne un héritier, il insiste pour l'appeler Hamilton (l'abréviation usuelle de « HAM » pour Hamilton donne avec SANDWICH une combinaison cocasse qui signifie sandwich au jambon). Finalement, il se tue, accidentellement, dans une ultime clownerie, en fonçant droit sur un mur avec une bicyclette empruntée dont il ne connaît pas le système de freinage.

Wally Hines, dont la femme Gloria a été la maîtresse de Joe, est professeur à Wilton College. Il juge objectivement son ancien élève comme « un de ces hommes qui ne peuvent pas accepter la réalité comme elle est, que ce soit par anxiété ou par gaucherie naturelle, et qui doivent la pétrir continuellement en lui donnant des formes absurdes. Ils cherchent, ils cultivent le fossé entre l'abstrait et la réalité conceptuelle, dont la connaissance mène, d'après Schopenhauer, à ce défoulement nerveux qu'est le rire ». Ces gens ont besoin d'audience, besoin de spectateurs, ne peuvent s'empêcher de prendre le monde à témoin de l'absurdité humaine.

Quand un garçon de restaurant demande à Joe si tout va bien, il répond avec une pseudo-incrédulité : « Etes-vous fou ? J'ai deux hypothèques sur ma maison, une angine chronique, des billets de théâtre pour un four, la guerre des sexes continue son escalade, il n'y a pas de nouveaux ténors pour chanter les opéras wagnériens, la grue crieurde est pratiquement éteinte . . . ».

Joe meurt, mais son fils Ham, à la fin du livre, donne des signes de marcher sur les traces de son père et de devenir, lui aussi, un clown. Peut-être la clownerie est-elle héréditaire ? Quoi qu'il en soit, cette « vallée du rire » est dangereusement proche de la « vallée des larmes ».

* * *

L'héroïne de *Mrs. Wallop* est une veuve d'une cinquantaine d'années, qui a exercé pendant vingt ans la profession

d'infirmière à Appleton (Indiana). Après la mort de son mari, charpentier, spécialiste de la pose des planchers et « poète » à ses heures, elle a, pour boucler son budget, pris des locataires. Quelques années avant le début du récit, elle a loué une de ses chambres à un jeune homme du cru, écrivain en herbe, nommé Randy Rivers. Celui-ci a, depuis, publié un roman qui est devenu un *best-seller*, sous le titre de *Don't look now, Medusa* (*Ne regardez pas maintenant, Méduse !*). Dans cet ouvrage autobiographique et satirique, le personnage de la logeuse du héros, Mrs. Lusk, est affligé d'un certain nombre de traits affreux (avarice, étroitesse d'esprit, provincialisme, inhumanité, etc.) et, de plus, porte des chapeaux qui ressemblent à des gâteaux d'anniversaire. Physiquement et moralement elle est une véritable Gorgone Méduse. Mrs. Wallop ne se reconnaît pas dans cette caricature, qui rappelle un peu les portrait d'Elize Gant dans le roman de Thomas Wolfe *Look Homeward Angel*. Randy Rivers, cependant, revient à Appleton, après un long séjour à l'étranger, pour y faire une conférence. Il a bu pour se donner du courage et, peu sûr de lui, perd l'équilibre au milieu de son discours et tombe de la tribune. Contusionné, il est pris en main par Mrs. Wallop et emmené à l'hôpital par l'ancienne infirmière. Celle-ci le persuade qu'il a besoin de repos et l'installe incognito chez elle (en lui disant, ce qui constitue une sorte de jeu de mots basé sur le titre du second roman de Thomas Wolfe : *You can go home again* « Vous pouvez rentrer chez vous maintenant »). Mrs. Wallop, au bout de quelques jours, se trouve dans une situation favorable pour avoir une explication avec Randy. Ce dernier lui révèle alors que ce n'est pas elle qu'il a dépeinte sous les traits de Mrs. Lusk, mais *sa propre mère*. Il a simplement transposé. Mrs. Wallop a eu à peine le temps de savourer cette explication qu'elle se trouve au coeur d'un nouveau drame : son propre fils, Osgood, qui habite New-York, a écrit, lui aussi, un petit roman à la première personne intitulé *The Duchess of Obloquy* (*La Duchesse du Blâme*), dans lequel il attaque féroceement sa mère, accuse celle-ci de l'avoir traumatisé par son puritanisme. La mère, dans le livre d'Osgood, est possessive, conservatrice, créatrice d'inhibitions.

Elle a inculqué à son fils l'idée que « *sex is dirty* » (« l'amour physique est une chose dégoûtante »). Elle a tué par avance tout plaisir sexuel chez le jeune homme. Osgood, pourtant, a une maîtresse, Mary Hackney, une petite chanteuse de cabaret. Mary, enceinte, donne le jour à un garçon café au lait, engendré vraisemblablement par l'impresario noir Winchausky, mais élevé par Osgood pendant que la maman est en tournée. Mrs. Wallop décide de partir pour New-York, accompagnée de son vieil ami Will (un avocat veuf qui ne demanderait pas mieux que de l'épouser) et de Randy. A New-York, la mère a une explication avec Osgood, qui lui dit qu'après tout *La Duchesse* est un roman, que le romancier a le droit d'imaginer et de transformer et que, après tout, elle a été étroite et puritaine, a émasculé son mari et inhibé son fils. Mrs. Wallop se rend compte avec horreur qu'Osgood est sur le point de devenir homosexuel. Pour le sauver de ce péril pire que la mort, elle s'arrange pour le ramener à l'hétérosexualité en plaçant sur son chemin Virginia, une fille d'Appleton (Indiana) venue tenter sa chance à New-York comme actrice. Puisant dans ses économies, elle subventionne secrètement un film tiré du roman d'Osgood. Le film a un succès d'estime, Osgood reprend confiance en lui, épouse Virginia. Mrs. Wallop rentre à Appleton, prend comme pensionnaire un troisième écrivain, le noir Pilsubski : Dieu seul sait quel genre de roman écrira ce dernier...

* * *

Le comique de Peter de Vries est tout d'abord un comique de mots. Certains personnages font d'amusants pataquès (*bazar* pour *bizarre*, par exemple). Certains noms propres, comme Ham Sandwich, produisent l'hilarité; de même « Pilsubski » est assez inattendu chez un nègre new-yorkais.

Le jeu de mots revêt diverses formes. *La Vallée du Rire* commence comme *La Baleine Blanche* de Melville, par « Appelez-moi Ishmael », mais l'auteur intercale une virgule entre les deux mots, ce qui modifie totalement le sens de la phrase. Ailleurs, il est question d'un « athée consacré » et un prêtre demande : « Par qui a-t-il été consacré ? ». Un personnage a mauvais goût en matière de cuisine ; on lui dit

qu'il a besoin de suivre un cours de *remedial eating*, expression qui évoque immédiatement *remedial reading* et qui pourrait se traduire par « un cours de rattrapage » (de science culinaire).

Les images sont souvent cocasses. Ainsi, on nous parle d'un individu dont le sourire « ressemblait à un lacet de soulier emmêlé » (*He had a smile like a snarled bootlace*).

Peter de Vries se sert aussi de l'art ancien de la parodie : il démarque, dans « *The Duchess of Obloquy* », d'une plume fort alerte, le style « avant-garde ».

Parfois, il s'agit d'un comique de situation. Dans *Mrs. Wallop*, un chien hypocondriaque va, de lui-même, consulter le docteur, qui envoie la note au propriétaire du chien.

Derrière le comique, il y a, bien entendu, le sérieux. M. de Vries critique, directement ou indirectement, un certain nombre d'aspects de la civilisation américaine d'aujourd'hui : églises, banques, agents de change, publicité, enseignement, etc. Le président d'une université déclare à un professeur qui vante l'universalité de l'homme de la Renaissance et se plaint de la spécialisation abusive de l'enseignement américain : « Je n'ai pas inventé un système académique qui exige que l'on sache de plus en plus de choses sur de moins en moins de choses . . . ». Dans une autre conversation entre universitaires, quelqu'un mentionne qu'« on vous donne une éducation comme les banques vous donnent de l'argent . . . à condition que vous puissiez prouver, à leur satisfaction, que vous n'en avez pas besoin . . . ».

D'autres cibles de l'écrivain sont les écrivains qui remplacent le talent ou le style par l'obscénité, les militantes désagréables et un peu *fofolles* du « Mouvement de Libération de la Femme », les spécialistes de la « mauvaise conscience » qui interprètent l'histoire dans une lumière freudienne et prétendent tout reporter au « *guilt complex* », au « complexe du remords » de la conscience américaine.

Mrs. Wallop, entre autres, s'insurge contre une telle attitude : « Savez-vous ? Je ne crois pas qu'il y ait une seule personne parmi nous qui sente le moindre remords. Si c'était le cas, pourquoi laisserions-nous les gens crever de faim, pourrir dans les ghettos et, en prison, se désespérer dans la per-

version et la bestialité ? Les Puritains ne mettaient jamais les gens dans des cages pour les punir de leurs crimes. Ils les fouettaient en public ou ils les pendaient et c'en était fait. *C'est la conscience puritaine que nous avons perdue !* Si nous avons une conscience, pourquoi serions-nous racistes, pourquoi grimperions-nous les uns sur les autres pour obtenir de l'avancement, pourquoi nous enrichirions-nous en faisant trafic du cancer sous forme de cigarettes et de mort sous forme de voitures dont la puissance n'est utile à personne dans ce bas monde. Sans parler de cette publicité mensongère qui fait vendre des produits avec le profit desquels nous pouvons devenir membres d'un club qui a coûté un million de dollars, à cinq rues d'un emplacement où on a refusé de construire un centre de réhabilitation pour drogués dans une vieille écurie rebâtie. »

Pessimiste, peut-être, sur la nature humaine, M. de Vries ne néglige pas cependant de montrer, à l'occasion, les bons côtés et les vertus de ses contemporains. Emma Wallop est économe, frugale, honnête, serviable et généreuse. Provinciale, peu éduquée, elle n'est pas incapable d'ouverture et finalement, c'est elle qui résout des problèmes que les jeunes intellectuels d'avant-garde n'ont fait qu'effleurer. Son exemple est de nature à nous faire méditer et à nous rendre confiance dans le robuste bon sens de cette province américaine tant décriée dans la littérature contemporaine.

PIERRE BRODIN